

DES JOURS DANS LA RUE

scénario de court métrage / 18 minutes

ARTHUR HARARI

Synopsis

Christian a entre 40 et 50 ans. Il marche à Paris, sous le soleil d'été. Il passe des coups de téléphone, cherche du travail, rencontre des amis, va au café. Il fait chaud, il porte toujours les mêmes habits. Il ne trouve pas de travail, s'épuise.

Il téléphone à sa mère, part la voir en province. Il marche encore, sur une route, la nuit.

Les repères du temps se brouillent. Autour de Christian, la réalité est la même, mais il en fait de moins en moins partie.

DES JOURS DANS LA RUE – Scénario

1 – EXTERIEUR ET INTERIEUR / JOUR – Place des Vosges, rue et café.

Christian ouvre les yeux. Il est allongé dans l'herbe. Il se redresse, plisse les yeux : le soleil est accablant. C'est un homme trapu au visage marqué, pouvant avoir entre 40 et 50 ans. Son nez est cassé comme celui des boxeurs, son front est très grand, son crâne est dégarni sur le dessus, ses cheveux sont coupés courts. Il est rasé de frais, et porte une chemise aux manches retroussées.

Il regarde autour de lui : sur les pelouses de la Place des Vosges sont allongés des couples, des gens seuls, des groupes d'hommes et de femmes oisifs. Dans le large bac à sable et autour de la statue, des enfants courent et jouent. Christian les regarde, puis baisse les yeux et regarde l'herbe entre ses jambes, autour de lui. Il n'y a ni sac, ni veste. Il se met à chercher dans ses poches, et en sort quelques pièces de monnaie, un billet, un papier plié en deux. Il le déplie, lit les quelques lignes qui y sont inscrites. Il regarde l'heure à sa montre.

Il se lève, quitte la pelouse et traverse la place. Sa démarche est lente, pesante, ses épaules sont voûtées.

Il passe sous les arches et se retrouve dans la rue. Le lourd soleil d'été l'écrase ; il marche en fermant les yeux, comme cloué au sol par la lumière, la chaleur. Il rouvre les yeux : autour de lui, les gens semblent savoir où ils vont, qu'ils soient pressés ou détendus. Tout en marchant, Christian ferme les yeux et les rouvre à plusieurs reprises.

Il arrive devant une cabine de téléphone publique et y entre. Il ressort le papier plié en deux, regarde l'heure à sa montre, puis décroche le combiné et compose le numéro écrit sur la feuille. Il attend, puis :

Christian

– Allo ... Laurent, c'est Christian. Oui. Tu m'avais dit d'appeler pour confirmer... Oui. Ah, bon... D'accord. Oui, tu m'avais dit de t'appeler pour confirmer. Non, je pensais venir tout à l'heure. D'accord. Quand ça ?... Je dis : quand veux-tu que je vienne ? Oui, après demain, d'accord. Oui, c'est vendredi. Où ?... Oui, comme on avait dit... Oui, tu m'avais dit (il regarde le papier) : bâtiment A. Oui, à demain. Euh... à vendredi. Salut.

Il raccroche, range le papier et sort de la cabine.

Il marche dans la même rue, le soleil n'a pas baissé. Au bout de quelques dizaines de mètres, il entre dans un café.

À l'intérieur, il fait sombre. Christian va au comptoir ; le café est spacieux et la décoration soignée semble récente. Il commande une bière, et regarde la salle, la terrasse. Il y a du monde, mais les bruits sont étranges : très vivants, présents, mais comme décalés par rapport à l'agitation visible du lieu.

2 – INTERIEUR ET EXTERIEUR / JOUR – Café, rue, terrain de football et garages ; banlieue.

Christian est au comptoir d'un petit café, typique de la proche banlieue parisienne : pauvre, vieux, propre. Christian est mal rasé et porte la moustache ; ses cheveux sont plus longs qu'à la séquence précédente. Il porte un polo et un pantalon défraîchis. Il regarde une télévision fixée en hauteur, au fond du café, et diffusant un match de football.

Après un temps il cherche dans ses poches, en ressort une poignée de pièces jaunes, en compte dix et les pose les unes à côté des autres sur le zinc. Il adresse un signe de tête au barman et aux rares clients et sort.

Il traverse la rue baignée de soleil et marche jusqu'à un petit terrain de football délabré, avec du bitume au sol et, par endroits, de l'herbe folle. Une dizaine de jeunes adolescents disputent une partie. Christian s'appuie à un petit muret et les regarde courir après le ballon, dribbler, se faire des passes. Les joueurs sont concentrés, certains ont l'air joyeux. Ils s'interpellent, réclament le ballon, criant parfois les noms de leurs coéquipiers. Christian regarde le match jusqu'à ce qu'un garçon marque un but.

Il se remet en marche et descend la rue, lent et voûté. C'est une large rue de banlieue pauvre, avec des déchets et des meubles abandonnés sur le trottoir, des immeubles vétustes et sales, des voitures donnant l'impression d'avoir été garées là depuis des années. Christian croise des gens de plusieurs nationalités : maghrébins, noirs africains et asiatiques. A certains il fait des signes de tête.

Il marche jusqu'à un petit garage, fait quelques pas dans le porche sombre. Il semble y faire frais par rapport à la chaleur du dehors. Christian attend un moment, près de l'entrée, et regarde les voitures en réparation, les mécaniciens au travail. Il va vers l'un d'eux, au bleu de travail plein de cambouis, penché au dessus d'un capot. Celui-ci, petit homme au teint mat, se redresse et s'essuie les mains en voyant Christian s'approcher.

Christian

– Bonjour. Je voulais savoir si vous ne cherchiez pas quelqu'un en ce moment, ou pour plus tard.

Mécanicien

– Vous avez un problème avec votre voiture ?...

Christian

– Non, je cherche du travail. Je voulais savoir si vous n'aviez pas besoin de quelqu'un pour faire l'entretien, ou des réparations... J'ai déjà été employé dans un garage.

Mécanicien

– Ah non, on recherche pas, on est complet... Désolé. Au revoir.

Christian salue l'homme et repart vers la rue. Il sort du garage. Une voix le rappelle de l'intérieur. Il se retourne et revient sur ses pas, dans l'ombre. Le mécanicien va à sa rencontre.

Mécanicien

– Vous cherchez dans la mécanique ? Vous voyez le garage au bout de la rue ? (il montre du doigt le bas de la rue) Peut-être ils cherchent, peut-être ils ont besoin.

Christian (regardant dans la direction indiquée)

– Merci. Au bout, là-bas ? D'accord, merci.

Christian sort et marche jusqu'à l'autre garage, à une centaine de mètres. Un homme, de type maghrébin, est adossé à la façade, dans le soleil. Il est en combinaison et boit un café. Christian va vers lui.

Christian

– Bonjour, le monsieur qui travaille au garage là-bas (il montre du doigt le haut de la rue) m'a dit que peut-être vous recherchiez quelqu'un, un mécanicien, ou quelqu'un pour le ménage...

Mécanicien

Il a dit ça ?... Non, désolé, on cherche personne pour le moment. (il boit une gorgée de café, regarde Christian) Vous êtes mécano, vous connaissez les voitures ?

Christian

Oui, je connais bien, j'ai déjà travaillé dans des garages.

Mécanicien

On cherche pas, mais vous pouvez laisser votre téléphone, si jamais... on vous rappelle.

Christian

J'ai pas de numéro en ce moment, mais je peux prendre le numéro du garage et je vous rappellerai dans... dans un mois ?

Mécanicien (finissant son café)

Voilà, ou alors vous pouvez repasser... Le numéro du garage, c'est... il est marqué là.

Il montre l'enseigne au dessus de lui ; Christian note le numéro sur un papier.

Christian

D'accord. Au revoir, merci.

Christian s'éloigne, et traverse la rue pour marcher du côté ensoleillé.

3 – INTERIEUR / JOUR – Université : hall, couloirs, salle et cafétéria.

Christian marche dans le large hall d'un bâtiment universitaire. Il ne porte pas la moustache, mais une barbe de quelques jours. Ses habits sont les mêmes que dans la première séquence.

Il y a peu de monde, mais les quelques bruits résonnent fortement dans l'espace du hall. Il fait sombre, mais par quelques percées de lumière on voit que dehors le soleil tape.

Christian se dirige vers un groupe d'hommes assis sur des chaises, tous en bras de chemise. Ils discutent, et ont tous l'air fatigués, accablés par la chaleur. Christian s'approche de l'un des hommes, qui se lève de sa chaise en le voyant arriver.

Christian

– Bonjour Laurent.

Laurent serre la main de Christian. C'est un jeune homme maigre et roux, d'une trentaine d'années, sec et souriant, une cigarette aux lèvres.

Christian se tourne vers les autres hommes, au nombre de cinq ou six, et leur serre la main l'un après l'autre. Il répète à chaque fois son prénom :

Christian

Christian... Christian... Christian... Christian... Christian.

Laurent le regarde faire, puis se tourne vers les autres.

Laurent

Bon, je vais boire un verre. A plus tard.

Il s'éloigne avec Christian, qui salue les hommes assis.

Laurent et Christian marchent dans le hall, traversant les flaques de lumière que reflète le sol brillant. Ils empruntent un couloir, puis un autre.

Laurent ouvre une porte, et ils entrent dans une salle de cours vide. Les murs sont clairs, le lieu est propre ; visiblement la réfection du local est récente. L'un des quatre murs est entièrement constitué de larges vitres donnant sur l'extérieur : on entrevoit des bâtiments, des pelouses, des gens.

Laurent, un vague sourire toujours sur les lèvres, s'assoit nonchalamment sur le bureau, tandis que Christian s'installe sur une chaise.

Laurent

– Bon...Ca va ? Je suis désolé que ça ait prit autant de temps, on aurait pu se voir plus tôt... Mais il fallait que je voie le type dont je t'ai parlé...

Christian

– C'est pas grave, t'inquiète pas. J'avais d'autres rendez-vous cette semaine.

Laurent

– Ah ? Et t'as eu des choses positives ?

Christian (détournant les yeux, peu assuré)

– ... Des choses... Non, pas tellement positives.

Ils marquent un silence.

Laurent (encore souriant, mais gêné)

– Bon... Parce que ici, en fait, ça va pas aller non plus. Je suis désolé, je t'ai fait attendre pour rien. Je croyais que quelqu'un s'en allait, et c'est pour ça que je t'avais dit qu'il y avait peut-être un poste... Et en fait j'ai su hier que le remplacement était déjà prévu... Tu vois, ici il y a des trucs qui se libèrent, mais si t'es pas au courant à l'avance... Il y a toujours des types qui proposent des amis à eux... C'est ce que je voulais faire avec toi, mais bon, le poste était déjà pris.

Christian acquiesce, et regarde dehors. Laurent se tait pendant un moment.

Laurent

– T'as d'autres pistes ?

Christian

– Oui, j'ai d'autres pistes. Je dois encore voir des gens.

Silence. Laurent descend du bureau et avance jusqu'aux vitres. Il regarde dehors, les mains dans les poches. Puis il se retourne vers Christian.

Laurent

– Bon, on va boire quelque chose ?

Christian opine de la tête et se lève ; ils sortent de la salle.

Ils marchent dans des couloirs, jusqu'à une cafétéria, et s'installent à une table, près des grandes baies vitrées. Autour d'eux, il y a du monde, des gens de tous âges parlant dans plusieurs langues. Le brouhaha de la salle est à la fois fort et étrangement distant.

Laurent va commander au comptoir et revient avec deux bières, dans des verres en plastique. Ils trinquent silencieusement et boivent quelques gorgées. Ils ne se parlent pas ; Laurent a le même air amusé, mais semble las. Christian laisse aller son regard sur les tables, les gens autour d'eux. Il boit sa bière posément, par longues gorgées. Il semble également fatigué, perdu, comme s'il oubliait qu'il y a quelqu'un en face de lui.

4 – INTERIEUR ET EXTERIEUR / JOUR – Université : couloir et pelouse.

Plus tard. Christian est dans un couloir de la fac, seul. Il est arrêté et regarde autour de lui. Il se dirige vers une porte vitrée donnant sur l'extérieur. Il la pousse et sort.

Dehors, le soleil inonde le bitume et les pelouses. Christian marche vers l'une d'elles, croisant de rares étudiants. Il s'arrête et s'allonge sur l'herbe, repliant un bras sur ses yeux.

5 – INTERIEUR / JOUR – Café.

Christian est assis à une table de café, il sourit. Sa barbe est épaisse, mal taillée. Ses cheveux sont mi-longs ; il porte un polo usé qu'on a déjà vu sur lui précédemment. L'ambiance est bruyante, enfumée ; on voit peu l'espace derrière Christian, mais on sent qu'il y a du monde dans le bar.

Devant lui, à la même table, sont assis Jean-Paul et Bernard. Comme Christian, tous deux sont d'un âge incertain, entre 40 et 50 ans. Jean-Paul est noueux, sec ; il porte une barbe grisonnante, une casquette militaire est vissée sur sa tête. Son visage est aussi marqué que celui de Bernard, grand barbu maigre et halé, aux cheveux très longs sortant de son chapeau de cow-boy.

Sur leur table sont posés trois verres de bières vides, des paquets de cigarettes, du tabac, des mouchoirs froissés. Christian, l'air joyeux, regarde ses compagnons discuter vivement.

Jean-Paul (à Bernard)

– Bon allez, arrête tes conneries et file-moi une clope !

Bernard

– J'en ai pas, mais si tu veux je t'en roule une... À l'artisanale ! Tu veux ?...

Jean-Paul

– Vas-y, roule ma poule !

Il rigole bruyamment, découvrant des dents rares sous sa moustache.

Bernard (ramassant les verres vides sur la table)

– ...Vous reprenez la même chose ?

Christian

–Laisse, Bernard, j'y vais.

Bernard (se levant, impérieux)

– Non : c'est moi.

Bernard va au comptoir.

Jean-Paul

– Bon, c'est moi qui va la rouler cette garot !

Il rit et ramasse le tabac et les feuilles. Christian le regarde avec la même joie, sans parler. Bernard revient avec trois verres de bières. Jean-Paul en prend un et déclare en s'agitant subitement :

Jean-Paul

– Bon, on va pas s'emmerder à discuter de je sais pas quoi, on va boire, on va pas parler de travail ou de chômage, on en a rien à foutre !

Bernard (empêchant Jean-Paul de boire)

– Attend ! On va trinquer !... À nos retrouvailles !

Christian (levant son verre)

– À nos retrouvailles !

Jean-Paul

– À nos retrouvances !

Ils boivent plusieurs gorgées de leurs bières. Christian avale la sienne par grosses lampées.

Bernard

– Oh ! là ! là ! Regarde-le : il avait soif le Christian !....

Il se penche et tape le bras de Christian qui essuie sa bouche d'un coup de manche, le visage plissé dans un sourire.

Christian regarde ses amis, joyeux et ému.

Christian

– Je suis content de vous revoir.

Bernard acquiesce en hochant la tête ; Jean-Paul allume sa cigarette. Bernard se met à en rouler une, et au milieu du vacarme général, il entonne doucement :

Bernard

– « Des bateaux j'en ai pris beaucoup... »

Christian (reconnaissant la chanson et interrompant Bernard)

– Non, ça c'est à la fin...

Il reprend, bientôt suivi par les deux autres :

« Non ce n'était pas le radeau
De la Méduse ce bateau,
Qu'on se le dise au fond des ports,
Dise au fond des ports.

Il naviguait en père peinard
Sur la grand-mare des canards,
Et s'appelait Les copains d'abord,
Les copains d'abord ! »

Ils poursuivent, se trompant parfois dans l'ordre des couplets, hésitant, reprenant. Quelques clients du bar se mettent à chanter avec eux.

6 – EXTERIEUR / JOUR – Quai de Seine.

On entend le son la séquence précédente qui se poursuit : Les copains d'abord chantée par Christian, Bernard et Jean-Paul. La chanson court sur toute cette nouvelle séquence.

À l'image, on voit Christian marcher sur un quai de la Seine, vers l'île Saint-Louis, au bord de l'eau. Il porte la même chemise blanche qu'à la première séquence, salie et froissée. Ses traits sont tirés par la fatigue, sa barbe naissante commence à devenir drue, ses cheveux sont sales. Il semble épuisé, de la sueur perle sur son front.

Il marche lentement, avec peine, regardant tantôt les gens – couples d'amoureux ou groupes d'amis – à sa droite, tantôt la Seine à sa gauche, reflétant le soleil de plomb, à son zénith dans le ciel. Christian lève la tête pour le regarder. Il ferme les yeux, les rouvre.

On entend le dernier couplet des Copains d'abord :

« ... Des bateaux j'en ai pris beaucoup,
Mais le seul qui ait tenu le coup,
Qui n'ait jamais viré de bord,
Mais viré de bord,
Naviguait en père peinard,
Sur la grand-mare des canards,
Et s'appelait Les copains d'abord,
Les copains d'abord ! »

Christian marche à un rythme égal, lent, lourd.

7 – EXTERIEUR / JOUR – Rue.

Christian entre dans une cabine téléphonique, dans une rue calme. Il porte les mêmes habits que sur le quai précédemment ; le soleil tape moins fort. Autour de lui, il y a peu de monde ; c'est un quartier tranquille, qui ressemble aux 5^{ème} et 6^{ème} arrondissements de Paris.

Christian compose un numéro et attend un moment.

Christian

– Allo, maman ? C'est Christian... Oui... non, ça va pas trop. Je t'expliquerai... Et toi, ça va ?... Bon... Non, je travaille pas... Oui, je cherche... Oui, je suis à Paris... Ecoute, maman, je me disais que je pourrais venir te voir... oui... Tu es à la maison dans les jours qui viennent ?... Bon... Ecoute, je te téléphonerai pour te dire quand j'arrive, d'accord ?... Oui, je viendrai par le train. Bon, et te fait pas de bile. Je t'embrasse, maman.

Il raccroche et retire sa carte téléphonique de la fente.

Il sort de la cabine et regarde autour de lui. Il s'approche d'une porte d'immeuble et s'assoit sur le seuil, sur une petite marche. Il regarde la rue, puis se couvre le visage de ses deux mains. Ce sont des mains larges et courtes, aux ongles rongés.

Il reste immobile dans cette position pendant un long moment. Puis il baisse ses mains et tourne la tête. Sur le rebord de la fenêtre du rez-de-chaussée, à un mètre à peine de Christian, quelque chose remue. Sous les volets fermés, par un interstice de quelques centimètres, un chat, enfermé dans l'appartement, a passé sa patte à l'extérieur et l'agite, puis la laisse reposer sur le rebord, l'agite de nouveau.

Christian étend sa main et touche la patte du chat, qui réagit en tentant d'attraper ses doigts. Christian excite le chat, lui donnant de petites tapes, puis retirant sa main. Il regarde la patte du chat redevenue inerte sur le rebord de la fenêtre. Il la touche à nouveau mais le chat retire alors sa patte, qui disparaît derrière les volets.

Christian reste un long moment à regarder le rebord de la fenêtre, vide. Son regard exprime une profonde lassitude.

8 – EXTERIEUR / JOUR (SOIR) – Gare et rues de province.

Une petite gare de province, ou de grande banlieue.

Christian pousse la porte de la gare et sort dans la rue, se met à marcher. Il porte les mêmes habits sales que dans la séquence précédente, mais a rasé sa barbe et coiffé ses cheveux. Il porte un petit sac de sport, et marche sur le trottoir, s'éloignant de la gare.

C'est la fin de la journée : le soleil d'été commence à décliner, et derrière Christian le ciel se teinte de rose et de gris.

La ville est presque déserte, et à part une voiture de temps à autres, Christian marche dans des rues silencieuses.

Les maisons se font rares, on aperçoit des champs : Christian approche des limites de la ville.

9 – EXTERIEUR / NUIT – Route départementale.

Il fait nuit noire, sur le bord d'une route départementale. Christian, son sac à la main, marche à un rythme plus rapide que dans la séquence précédente.

Il avance sur le bas-côté droit, le long de la ligne blanche, le bras gauche légèrement tendu vers la route. Quand des voitures arrivent dans son dos, il ne cherche pas à les arrêter, mais tend un peu plus son bras, de manière à ce qu'il soit bien éclairé par les phares.

Il marche en se rapprochant progressivement de la caméra, jusqu'à ce que son visage occupe tout le cadre. Il avance avec une sorte de hargne, les yeux grands ouverts, ne se concentrant que sur sa marche, comme s'il oubliait tout ce qu'il laisse derrière lui, dans l'obscurité.

Au bout d'un très long moment, il tourne la tête vers sa gauche, et s'arrête de marcher : sur la route, à quelques centimètres de son bras tendu, se tient un homme très petit, de la taille d'un enfant. Immobile, il regarde la main de Christian. Celui-ci baisse les yeux et regarde à son tour son propre bras tendu. Lorsqu'il lève à nouveau les yeux, le petit homme n'est plus là. Christian regarde la nuit noire.

10 – EXTERIEUR ET INTERIEUR / JOUR – Parking et loge de parking.

Un parking de voitures à ciel ouvert, à la périphérie de Paris. Il fait encore jour, mais le soleil ne tape plus.

Sur le seuil de la loge du parking, se tient Christian. Il est vêtu d'un pantalon de jogging et d'un tee-shirt ; à ses pieds des espadrilles. Il a une barbe épaisse et soigneusement taillée. Les mains dans les poches, appuyé au chambranle de la porte vitrée, il regarde l'agitation de la rue en face de lui, en fumant une cigarette.

Derrière lui, dans la pénombre de la loge, apparaît une femme. C'est une métisse à la peau sombre, paraissant avoir entre 35 et 40 ans, au visage très fin et juvénile. Ses yeux sont sombres et doux, ses cheveux noirs et épais tombent sur ses épaules.

Elle sourit légèrement et s'approche de Christian. Il se tourne et la regarde, silencieux. Il se retourne tout à fait et avance vers elle. Ils s'embrassent sur la bouche.

Christian serre la femme un peu maladroitement contre lui, les mains sur ses hanches. Elle lui sourit et lui prend sa cigarette. Elle s'en va en fumant vers l'intérieur de la loge.

Christian la regarde s'éloigner, une expression calme et lointaine sur le visage. Puis il se retourne vers la porte, reprend appui contre le chambranle, et regarde la rue.

Fin.